



DEUX MÉNAGES PARISIENS.



Il faut être bien hardi pour toucher aux bourgeois, le plus petit peu du monde, quand on a lu le spirituel et délicieux article de M. Bazin sur ce sujet. J'y ai regardé à vingt fois; j'hésite peut-être encore : une seule chose me rend le courage; c'est que le bourgeois de M. Bazin a, pour ainsi dire, revêtu son habit des dimanches; il est en visite, hors de chez lui, à la revue, aux émeutes, aux fêtes publiques; il court la bourse, les affaires, se promène en fiacre; enfin il est

toujours occupé. Mais le bourgeois chez lui, le bourgeois au coin de son feu, jouant le piquet avec sa femme, additionnant son livre de dépense, le bourgeois en bonnet de coton, vous ne le connaissez pas encore bien, ni lui, ni sa femme, ni ses enfants, ni sa bonne. On le trouve, il est vrai, dans beaucoup de romans nouveaux; mais j'avoue que je ne l'aime point là : il est chargé, ce n'est plus lui; presque toujours on le prend pour dupe; et qu'on ne s'y trompe pas, il n'en est rien dans la réalité. Le bourgeois d'aujourd'hui tire l'épée comme le gentilhomme; le danger ne l'effraie point, et s'il est offensé, il force le grand seigneur à croiser le fer avec lui, ou bien, le pistolet en main, à échanger balles contre balles. A entendre les romanciers, il ne comprend rien aux usages; il a mauvais ton; il fait sottises sur sottises. Tantôt, c'est un négociant, un marchand de drap de la rue des Bourdonnais donnant une soirée, et ses lampes s'éteignent; le petit chien déchire la robe des dames; une cuisinière maladroite renverse dans le salon l'unique plateau de rafraîchissements. Tantôt c'est une lingère du grand quartier, une lingère en vogue, qui a pour convives, le jour de sa fête, les domestiques des grandes maisons qu'elle fournit, lesquels, pour paraître quelque chose, endossent le nom et les

habits de leurs maîtres; les jeunes filles de boutique de cette lingère disent : *Où ce qu'est mon aiguille?*... appellent la grammaire la *grand'mère*, une ottomane, une *ottomate*, etc. Je ne sais ce que faisaient et disaient les marchands et les bourgeois, il y a soixante ans; mais ce dont je suis sûre, c'est qu'aujourd'hui lorsque madame Colliot, que MM. Chevreux et Le Gentil donnent des soirées, leurs salles sont bien éclairées, il n'y a ni valets ni femmes de chambre invités, et les jeunes personnes qui travaillent en lingerie et en nouveauté, je ne dis pas seulement dans les premières maisons, mais encore dans celles du second et du troisième ordre, loin d'ignorer les premières règles de la langue, parlent et s'énoncent fort bien, ayant passé presque toutes plusieurs années dans un pensionnat : nos jeunes auteurs le savent bien cependant; eux qui sont presque tous de cette classe moyenne, trouvent-ils que les salons petits, mais élégants et gracieux de l'intérieur de Paris, ne sont point fréquentés par des hommes aussi bien élevés, par des femmes aussi aimables, aussi spirituelles que les salons plus spacieux mais moins animés du faubourg Saint-Germain?... Il faut descendre très-bas aujourd'hui en France pour trouver du trivial.

Une autre fois, prenant nos simples et bons

bourgeois au moment où ils ont fait une colossale fortune, le romancier les traite comme des ducs et pairs, et ne nous offre plus que l'allure et le train des maisons de banquiers; même luxe de table, même ambition chez monsieur, même coquetterie, même élégance chez madame.... Mais encore un coup, le bourgeois dans sa sphère, le bourgeois, ni pauvre ni riche, qui ne hante ni les guinguettes ni les palais des princes, où est-il?... Nous connaissons bien, trop peut-être, l'intérieur des grands, du moins tel qu'on nous le représente, car bien souvent il vaut mieux que ce qu'on en dit : l'or ne corrompt pas toujours; il laisse quelquefois de sa pureté au creuset par où il a passé. Nous connaissons bien aussi les différentes classes d'artisans, car toutes ont été exploitées; nous avons entendu leur franc et énergique parler; nous avons découvert leur pauvre et chétif ménage; nous avons assisté à leurs plaisirs; comme eux, nous avons ri chez Desnoyer; nous avons gémi quand ils sont entrés au grand usurier de la rue de Paradis, et notre cœur s'est serré en les voyant compter, avec l'avidité de la faim, dix francs qu'ils ont reçus en prêt sur leurs dernières chemises; peut-être même a-t-on dépassé la vérité en nous les dépeignant toujours à plaindre par la faute des autres, et jamais par la leur; mais toujours est-il

qu'ils souffrent, n'importe comment; respect au malheur.

Pourquoi donc, quand on a fait tant de volumes pour les deux extrémités de la société, n'avoir consacré que si peu de lignes au nombreux et intéressant juste milieu? serait-ce que la plupart de nos livres de mœurs et de critiques sont écrits par des jeunes gens qui ne veulent en rien du juste milieu?... Je ne le pense pas. Dans la bourgeoisie se trouve la médiocrité en tous genres; médiocrité de génie, de fortune, d'aventures, d'intrigues, bonne et simple vie, peu fertile en événements; chez eux une année ressemble à l'autre, une famille vit à peu près comme celle qui demeure dans la maison voisine; peu de bruit, peu de scandale, peu de matière à de terribles et sanglants épisodes; partant point de curée pour nos auteurs romantiques... Quant à nos auteurs joyeux et plaisants, ils voient ces braves gens du côté grotesque, et ne nous présentent que leurs ridicules, même pas toujours les leurs.

Voyons-les donc une bonne fois au naturel...; je les connais beaucoup, moi : ils sont, pour la plupart, les pères de mes jeunes personnes sans fortune, que vous avez bien voulu regarder amicalement, ce qui m'enhardit à vous parler de leurs parents; d'ailleurs, pour vous les faire sup-

porter, je les mettrai en regard de cette classé riche tant décriée, si peu à envier, et qu'après tout on n'envie pas moins toujours un peu, à part soi...

Il est convenu qu'avant la première révolution une femme ne pouvait pas avoir un titre sans avoir aussi un amant; l'un était inhérent à l'autre; et en parlant d'une honnête femme, on devait dire: « Il en est jusqu'à trois que l'on pourrait compter. » Probablement la malice et le besoin de se faire écouter ont singulièrement donné cours à l'exagération; dans le cas contraire, la vertu aurait fait bien des progrès depuis ce temps-là; car il existe à présent bon nombre de comtesses, de marquises attachées à leurs devoirs, chérissant leurs enfants, et mettant un ordre infini dans leurs affaires. Point d'intrigues, point de licence; elles ont des mœurs, de la religion, elles sont bonnes; si elles aiment tant soit peu la dépense, la toilette, les chiffons si chers et si inutiles, il faut leur pardonner: on voit si souvent leurs noms inscrits les premiers sur la liste des souscriptions de bienfaisance, ou bien au bureau de charité!... Puis, Paris, ville de luxe, que deviendrait-il, si l'on ne faisait qu'une dépense raisonnable? beaucoup de riches achètent par philanthropie. Mais il y a dans les vertus des femmes du grand monde quelque chose de moins admirable que dans celles des bourgeoises (exceptions à part, bien en-

tendu): il leur en coûte moins pour remplir certaines obligations, ou pour mieux dire, elles ne les remplissent pas de la même manière; on remarque dans leurs moindres détails domestiques quelque chose d'opulent, d'ostensible, qui les prive de cette touchante simplicité qu'on retrouve en tout et partout chez les médiocres.

Par exemple, si le mari d'une jeune comtesse est malade, elle passera près de lui les jours et les nuits, pâle, défigurée, délirante de douleur. Certes, voilà de la passion, les symptômes en sont les mêmes dans toutes les classes; mais après les premières années de mariage, quand l'amour est remplacé par l'amitié, par l'estime seulement.... l'estime, le plus froid des sentiments! sans doute la comtesse fera de même son devoir: sans doute elle s'établira dans la chambre de son mari, ne sera visible que pour les intimes, consultera tous les médecins de Paris; mais elle ira se coucher le soir, tranquillement, se reposant de tout sur les soins assidus d'une sœur Saint-Joseph dont elle louera le zèle, s'extasiant sur le bonheur de posséder une si parfaite garde-malade. On peut s'en fier à elle, dira la comtesse, et elle dormira tranquille. Ce ne seront pas ses mains délicates qui apprêteront les cataplasmes, les pansements; tout au plus donnera-t-elle les cuillerées de potion: elle sera là, voilà tout.

Dans la classe bourgeoise, quelle que soit la

situation morale du ménage, la femme se dévoue dès le moment où son époux est gravement malade; nulle autre qu'elle n'apprête les remèdes, ne pose les sangsues, ne veille la nuit; si le cas n'est pas dangereux, elle repose sur un lit de sangle auprès de son malade, se relève vingt fois s'il le faut; lui parle, devine ce qu'il aime, ce qui lui déplaît; connaît la partie la plus douloureuse de son corps, la regarde, la frictionne; elle seule sait l'arranger... S'éloignet-elle un moment : « Ma femme ! crie le bon bourgeois, écoute. » Et elle accourt.

Tout cela n'est pas étonnant : il y a plus d'intimité dans ces intérieurs que dans ceux du faubourg Saint-Germain; on se tutoie; on est souvent en tête-à-tête, vivant dans un petit appartement; on se retrouve toujours en face l'un de l'autre, et même sans s'aimer on se parle; car il n'est pas fort amusant de n'être que deux et de ne se rien dire; puis, à tout moment le mari a besoin de sa femme : c'est un bouton qui manque à sa chemise, c'est un gilet que n'a point rendu la blanchisseuse; c'est le premier des deux plats du dîner qui n'est pas bon, c'est une toilette à apprêter pour un enterrement : tout cela passe par les mains de la femme; le moyen, autrement, que l'unique servante des maisons bourgeoises puisse suffire à tout...

Or, je vous le demande, une seule de ces

choses existe-t-elle chez les personnes très-riches? madame sait-elle seulement ce que monsieur a de linge? et lui, la consulte-t-il pour s'habiller? Ce n'est pas mauvaise volonté, mais ils demeurent si loin l'un de l'autre que le cœur manque souvent pour faire le voyage, la mode étant que les époux habitent à des étages différents; ensuite, il y a toujours des domestiques en tiers. Le bon ton exige qu'on ne parle l'un de l'autre qu'à la troisième personne : Donnez cela à monsieur... Demandez à madame... L'habitude de se traiter ainsi devant les étrangers se contracte, et on oublie de la quitter quand on se retrouve seul à seul. Je connais une baronne qui fait toujours trois révérences à son mari quand il entre chez elle.

Je sais que cette manière de vivre a son bon côté; on a moins de querelles, de petits différends; car de deux choses l'une, ou l'on s'aime, et dans ce cas on est si content, quand par hasard on se revoit, qu'il n'y a pas trop de ces courts instants pour se dire des douceurs; ou bien l'on ne s'aime pas, et alors rien n'est plus facile que de ne jamais se rencontrer; tandis que les bourgeois, quelque unis qu'ils soient, ne sont pas toujours d'accord. Le moyen, lorsqu'on est ensemble la nuit, le soir, le matin, que par économie, par usage, par mille raisons, on est obligé de penser à deux, le moyen, dis-je, de ne

pas se chamailler avant que la pensée de chacun soit devenue une et indivisible. Le mari, fatigué du travail de la journée, occupé d'un livre nouveau ou d'un journal, s'impatiente du bruit que font deux ou trois marmots criant et sautant dans la chambre à coucher. La femme, habituée à leur tapage depuis le matin huit heures, ne s'aperçoit seulement pas qu'ils remuent; cependant les continuels chut!... paix donc! de son mari lui ouvrent les oreilles... Allez jouer au salon, enfants, vous faites trop de bruit. Les enfants s'en vont avec billes, balles, poupées; mais au salon, ils sont seuls, l'un frappe l'autre: Attendez! crie la mère, je vais vous faire battre ensemble, moi, vous allez voir. Ernest, laisse donc ta sœur... Ou bien, les billes, les balles frappent le plafond: Ernest, finiras-tu? tu vas casser les carreaux ou la glace... Alors c'est la porte qui est prise pour but: on dirait qu'elle est près de s'enfoncer... Fichus enfants! s'écrie le père impatienté; on ne peut rien faire ici avec eux. — Mais, mon ami, il faut qu'ils s'amuse; ils ne font pas de mal là. — Ah! voilà comme tu les gâtes, tu ne sais pas les élever, et ensuite tu te plains d'eux. De là une querelle; la femme pleure même quelquefois; mais un ami commun arrive; chacun prend son air aimable; on cause, on fait la partie, et quand on se couche, la dispute est oubliée.

Dans les maisons opulentes, si les enfants fatiguent, ils sont relégués au loin, on ne craint pas de s'en séparer: il y a des domestiques pour veiller sur eux, s'ils sont petits; un précepteur, une gouvernante qui les accompagne, quand ils sont grands.

Ici, la bonne ne peut pas y prendre garde; le matin elle fait le ménage, et va au marché; plus tard elle s'occupe du dîner; et le soir elle lave et range la vaisselle. L'unité de domestique est encore un des traits caractéristiques des maisons moyennes. Bien des familles ont quinze, vingt mille livres de rentes, et une seule bonne; seulement, quand la maman nourrissait, il y avait une jeune fille pour promener l'enfant; ou bien, si monsieur est médecin, courtier de commerce, l'intérieur est augmenté d'un cheval et d'un domestique; mais celui-ci est exclusivement préposé pour les affaires, et ne soulage en rien *la bonne à tout faire*; excepté, cependant, les jours fort rares où il y a beaucoup de monde à dîner; alors il sert à table.

« Je ne sais comment tu fais, dit le mari à sa femme, tu ne peux pas garder une bonne plus de six mois; et chez monsieur un tel, chez madame une telle, ils ont six domestiques, dont le moins ancien est dans la maison depuis huit ans. » Je le crois bien; et ce qui contrarie monsieur, devrait